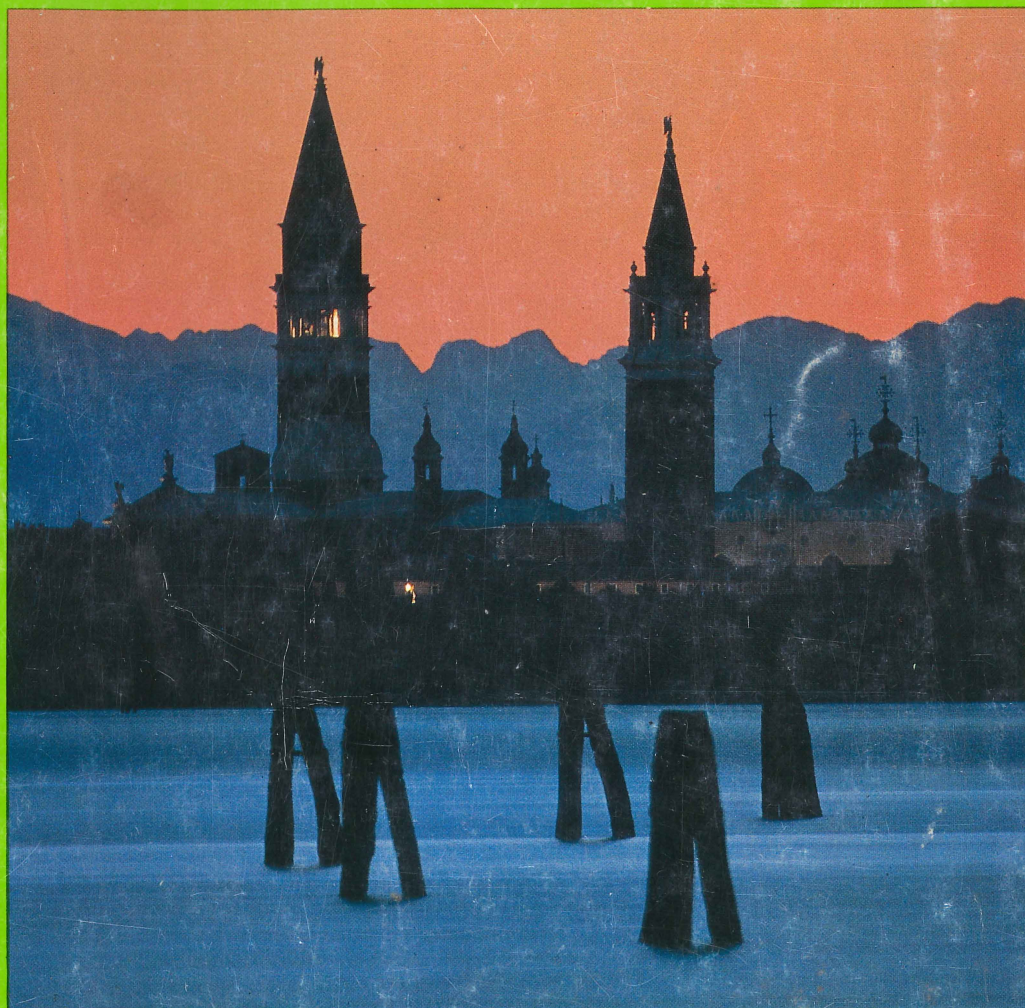


# GEO

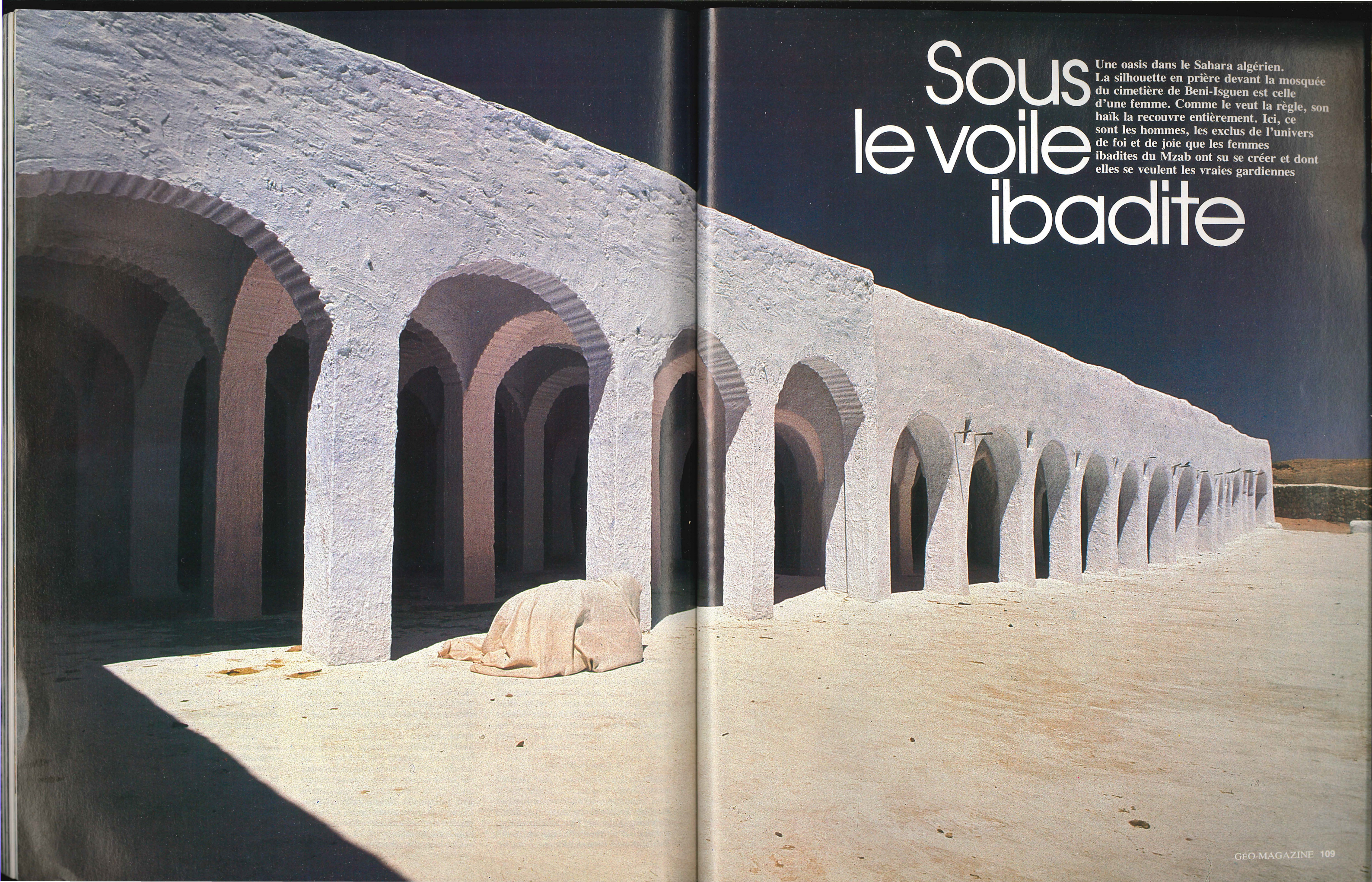
N° 33/nov. 1981

24 francs  
Belgique : 190 FB  
Suisse : 10 FS  
Canada : \$ 6,00  
Italie : 5000 L

A la découverte d'un nouveau monde: la Terre



*Venise : Carnaval d'hiver • Tasmanie : Chimère des antipodes, l'ornithorynque • Lumière : A la conquête du rayon de la vie • Californie : Les oranges de la colère • Mزاب : Sous le voile des femmes ibadites • Patagonie : Un désert clôturé*



# Sous le voile ibadite

Une oasis dans le Sahara algérien. La silhouette en prière devant la mosquée du cimetière de Beni-Isguen est celle d'une femme. Comme le veut la règle, son haïk la recouvre entièrement. Ici, ce sont les hommes, les exclus de l'univers de foi et de joie que les femmes ibadites du Mzab ont su se créer et dont elles se veulent les vraies gardiennes

**Toujours loin des hommes**

Du haut d'un rocher comme pour contempler cette cavalcade, ou à bonne distance et bien dissimulées sous leur haïk : c'est ainsi que les femmes assistent aux cérémonies et fêtes, fort nombreuses chez les ibadites. Aux fêtes musulmanes traditionnelles s'ajoutent en effet celles qui leur sont propres. Elles ont pour cadre, suivant le cas, soit le cimetière, soit la palmeraie





Reportage et photos de  
Aubine et Michael Kirtley

**A**ssise en tailleur sur un tapis rouge, la doyenne hoche la tête en me regardant. Sa chevelure fauve, sa chair ivoire grêlé, sa robe ambre tissée de fils d'or baignent dans un halo de lumière crue tombée du plafond, à travers l'ouverture unique bardée de fer. Je cherche en vain

une trace d'humanité dans cette vaste pièce nue, sans meubles et sans décors. La chaleur, le silence, les yeux qui me fixent accroissent à chaque seconde mon angoisse.

Mon hôtesse est une « timzert », une laveuse de morts. A Beni-Isguen, ville sainte de l'oued Mزاب, au nord du Sahara algérien, ce titre désigne une sorte de religieuse. Malgré les mises en garde apeurées de mes amis mozabites, je me suis rendue à son appel. A mon étonne-

ment, c'est d'une voix douce, presque chaleureuse, qu'elle me prie de m'asseoir, de décliner mon identité... et qu'elle se met à m'accabler de remontrances.

« Tu t'infiltras ici à Beni-Isguen depuis plusieurs mois et, à la demande de plusieurs de mes compagnes, tu as bien voulu te voiler. Mais ce n'est pas suffisant pour ne pas mettre le désordre dans cette ville. Tu as déclenché un scandale en te promenant dans la palmeraie avec

un dénommé Ali. Mardi dernier, tu as traversé la place du marché non voilée. Un groupe de femmes est venu me le dire. Enfin, tu as péché publiquement, lors d'un mariage, lorsque tu as dansé. Apprends à te laver, à faire la prière, soumets-toi à nos règlements, et tu seras la bienvenue parmi nous. » Elle n'y va pas de main morte. Elle exige carrément que je devienne musulmane, et encore, pas n'importe comment ! Si j'adhérais à sa secte, l'ibadisme, je

me convertirais à une doctrine qui a bouleversé l'islam dès son enfance. Au départ, tenter de vivre parmi les femmes mozabites pour photographier leur vie quotidienne ne m'est pas apparu comme un sacrilège, mais plutôt comme un défi personnel. J'étais passée des dizaines de fois par Ghardaïa avec mon mari Michael lors d'expéditions à travers le Sahara. Mais ce n'était que des étapes de repos où j'oubliais la mécanique et la chaleur en traînant

### Sur neuf kilomètres d'oued caillouteux : le pays mozabite

Trois des cinq villes qui forment, en plein désert, ce qu'on appelle la pentapole mozabite : au premier plan, Beni-Isguen, la fanatique; au fond, à gauche, Ghardaïa; à droite, Melika. Leur urbanisme millénaire inspire des architectes modernes de renom. Leurs particularités : murs sans fenêtres; portes qui ne sont pas en face d'autres; maisons qui ne se font jamais d'ombre

dans les pâtisseries. Jusqu'au jour où j'entendis quelqu'un dire : « Impossible de pénétrer dans une maison sans se faire jeter dehors. Impossible de prendre des photos de femmes ou d'enfants. » Impossible ? Je voulais m'en rendre compte par moi-même ! Nous décidâmes que non seulement Michael, mais aussi nos deux enfants, Tercelin, deux ans, et Ariane, six mois, feraient partie de l'équipée. Ce fut une initiative heureuse. Je dirai même que c'est grâce aux enfants que j'ai été accueillie chez les femmes mozabites. En effet, elles étaient rassurées en voyant en moi la mère de famille qui leur ressemblait plutôt que l'ethnologue ou la journaliste.

Pour pénétrer dans leur monde fermé et partager leur vie, je choisis la plus représentative des villes ibadites : Beni-Isguen. Ses habitants se distinguent par leur xénophobie et leur attachement aux traditions. Au point d'être considérés comme des fanatiques même par les mozabites des quatre autres cités de la vallée.

Avant de me faire tant soit peu admettre dans ce gynécée, j'ai dû me débarrasser de pas mal de préjugés et m'efforcer de ne pas laisser entamer ma résolution par l'hostilité des hommes, persuadés que j'allais débrider l'imagination de leurs épouses. Maintes fois, j'ai été sur le point d'abandonner. Les photos surtout, c'était difficile : après un mois, j'arrivais à totaliser... une pellicule et demie ! Michael, de son côté, se plaignait de ne jamais voir les femmes du pays, de ne pas pouvoir leur parler. En outre, ma transformation l'inquiétait : « Je n'ai pas épousé une mozabite », grommelait-il.

Finalement, après deux séjours de deux mois, nous avons dû repartir très vite : la laveuse de morts faisait pression pour que je me convertisse ; Michael était arrêté au commissariat parce qu'il se promenait avec une mozabite... moi, en l'occurrence ; mais comment prouver que j'étais bien la femme en compagnie de laquelle il avait été surpris ? Sous le voile (je l'ai porté pendant toute la durée de mon deuxième séjour), ma petite taille se confondait avec la silhouette des autres femmes et mon œil brun était semblable à celui de mes compagnes apparaissant dans la

fente du « haïk » qui les enveloppe de la tête aux pieds. (La tradition veut que les femmes mozabites ne puissent découvrir de leur visage que l'œil gauche, par une minuscule échancrure du long voile.)

Nos séjours au Mzab ont eu lieu au printemps, quand la chaleur soulève déjà des mirages tout au long de la route plate et ennuyeuse du nord saharien. Soudain, comme frappé par une baguette magique, le relief surgit en contrebas : la vallée de l'oued Mzab, à six cents kilomètres en droite ligne au sud d'Alger. L'œil embrasse d'un seul coup trois cités sculptées sur la Chebka, désert particulièrement austère et raviné. Tout près, Beni-Isguen, iceberg bleuté sur socle rocheux roux. Sa muraille ponctuée de tours de guet ondule pour la serrer de près. Ses quatre cimetières hérissés de hautes pierres plates l'encerclent : vastes camaïeux où scintille le vernis vert des poteries. Ça et là, le blanc éclatant des aires de prière. Au centre, perdue dans les vapeurs dorées qui bouchent l'horizon, Ghardaïa fait le gros dos. A droite, Melika rougeoie, perchée sur le plus haut piton. Un minaret en pain de sucre, un peu penché, domine chaque cité. Silhouettes lisses, sans fioritures, comme modelées dans la terre. Contrastant avec la luminescence des villes, le vert obscur des immenses palmeraies s'engouffre au loin, jusqu'à la lisière du désert.

En fait, les ibadites ont construit sept villes dans la région. Cinq sont concentrées dans la vallée de l'oued Mzab : El-Ateuf, la plus ancienne, construite en 1011 ; Bou-Noura, Beni-Isguen, Melika et Ghardaïa. Seule cette dernière, de loin la plus importante (vingt mille habitants), est relativement ouverte à un tourisme sélectif. Les deux autres, Berriane et Guerrara, édifiées plus tard, au XVII<sup>e</sup> siècle, à l'écart du noyau d'origine, sont considérées un peu comme des « colonies ». Après des kilomètres de terres désolées, la vision des cinq cités groupées a l'attrait d'un Disneyland cubiste, d'un univers de poupées dont on a effacé toutes les fenêtres, banni l'angle droit, que l'on a barbouillé de mauve, de turquoise, de vert et de blanc, pour en accentuer la féerie.

### Aussi bien à l'oasis qu'en ville, les femmes restent entre elles

Au milieu des palmiers, des vignes et des massifs de fleurs, dans les oasis que chaque cité mozabite possède, sont aménagés des jardins d'agrément, des patios ombragés. C'est sous leurs tonnelles que les femmes, dans des bassins alimentés par l'eau de puits centenaires, bien à l'abri des regards indiscrets, se baignent et se livrent à des jeux et à des facéties. C'est là aussi que les familles aiment à venir se détendre le vendredi, le jour saint des musulmans, et chercher un peu de fraîcheur pendant les chaleurs accablantes du plus fort de l'été

Et pourtant, sa muraille une fois franchie, Beni-Isguen ne répond guère à cette image de conte de fées. Dès le premier après-midi, je suis la cible d'épieurs, de petits yeux qui me foudroient du fond des échoppes. Un soleil implacable envahit les ruelles. Labyrinthe muré, portes blindées, bardées de grilles. Je me sens jugée par le regard cyclopéen des femmes qui déambulent en silence. Un homme assis dignement en tailleur sur son âne, abrité sous un chapeau à la mexicaine, me toise et me lance : « Dehors, l'étrangère ! » Le trot s'éloigne, métallique. Je presse le pas, le regard fixe et lointain. Enfin, je débouche sur une grande place triangulaire. Espace vide, au sol dallé, qui donne, à

droite, sur une large rue grim pant à la mosquée. Un gamin s'affaire au centre, près d'un puits. A part lui, personne. Je demeure dans un coin ombragé de la ruelle. Le silence est quasi religieux.

Il est presque cinq heures. Un épici er ouvre ses portes. Quelques vieillards, petits, grassouillets, barbus, drapés dans des gandouras immaculées ou vêtus de pantalons bouffants sombres se dirigent lentement vers les côtés de la place. Bientôt, le forum est galonné d'hommes accroupis en boules grises et blanches. Je devine l'attente dans leurs chuchotements, comme si une partie d'échecs aux pièces à échelle humaine allait s'engager. Je m'assieds à côté d'un vieux à l'allure

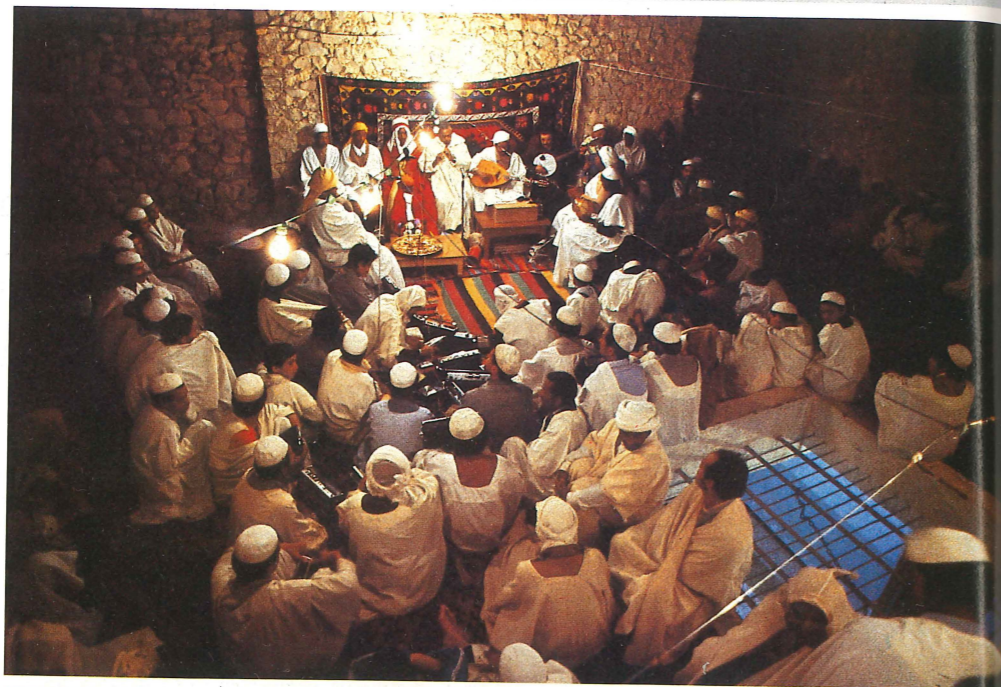
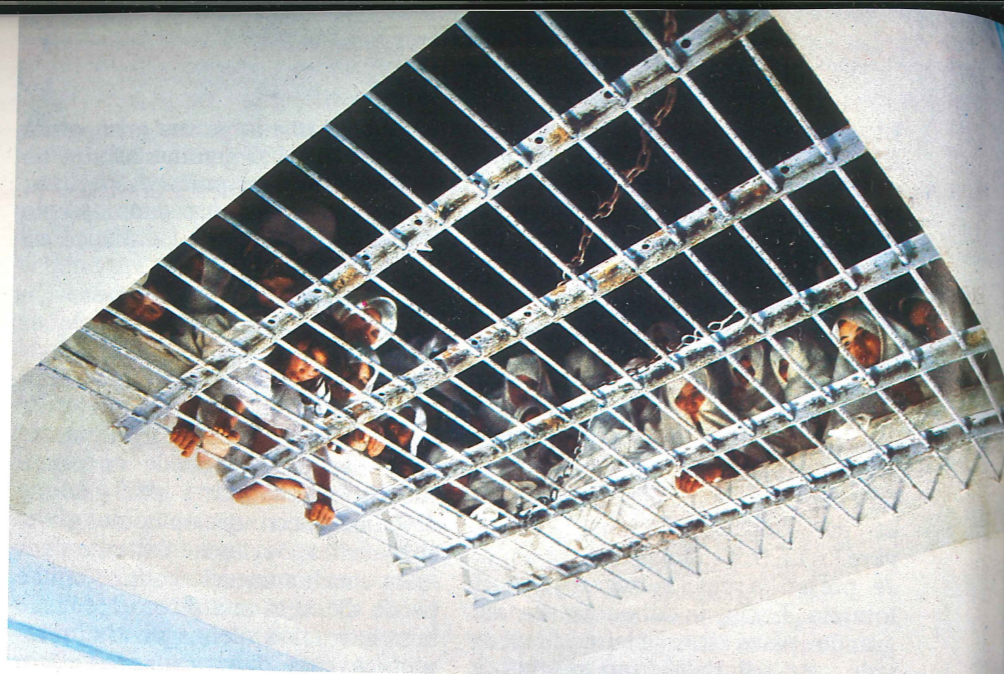
débonnaire. Mais, dès mon premier sourire un peu timide, il se lève pour s'installer quelques mètres plus loin. Je me sens très seule. Et puis, peut-être à cause de ma nervosité, j'ai envie de m'esclaffer. Le jeu a commencé. Sept hommes, moins bien vêtus que les autres, cavalent comme des fous suivant le pourtour de la place, lançant des chiffres à la cantonade. Ils brandissent qui un moulin à café, qui une vieille valise, une cuillère, un collier en or, un vieux Coran, une glacière même. Le septième, très âgé, ploie sous le poids d'un énorme tapis dont il psalmodie le prix. Impassibles, les clients, assis, attendent de meilleures enchères. Parfois, ils font signe à l'un ou l'autre des vendeurs pour



palper la marchandise offerte, en discuter fort courtoisement le prix.

Brusquement, je remarque que je suis la seule femme parmi tant d'hommes. Je m'échappe par une ruelle. Plus tard, j'apprendrai que ce lieu est interdit aux femmes pendant les heures de marché, moment où les Mozabites sont obligés de se mêler aux non-ibadites pour les besoins de leur vie matérielle. Lieu interdit car impur dans un monde où la femme demeure en permanence prisonnière de sa « pureté ». Ce manichéisme remonte aux origines de l'ibadisme : l'homme part, se souille au contact de mœurs différentes, tandis que la femme, dépositaire de la foi, ne doit jamais quitter sa région natale. En un certain sens, la religion des ibadites est indissociable de leur vocation commerciale. Un proverbe dit : « Il n'est pas de générosité possible pour celui qui a peu de fortune; pas de réelle fortune que celle obtenue par le négoce. »

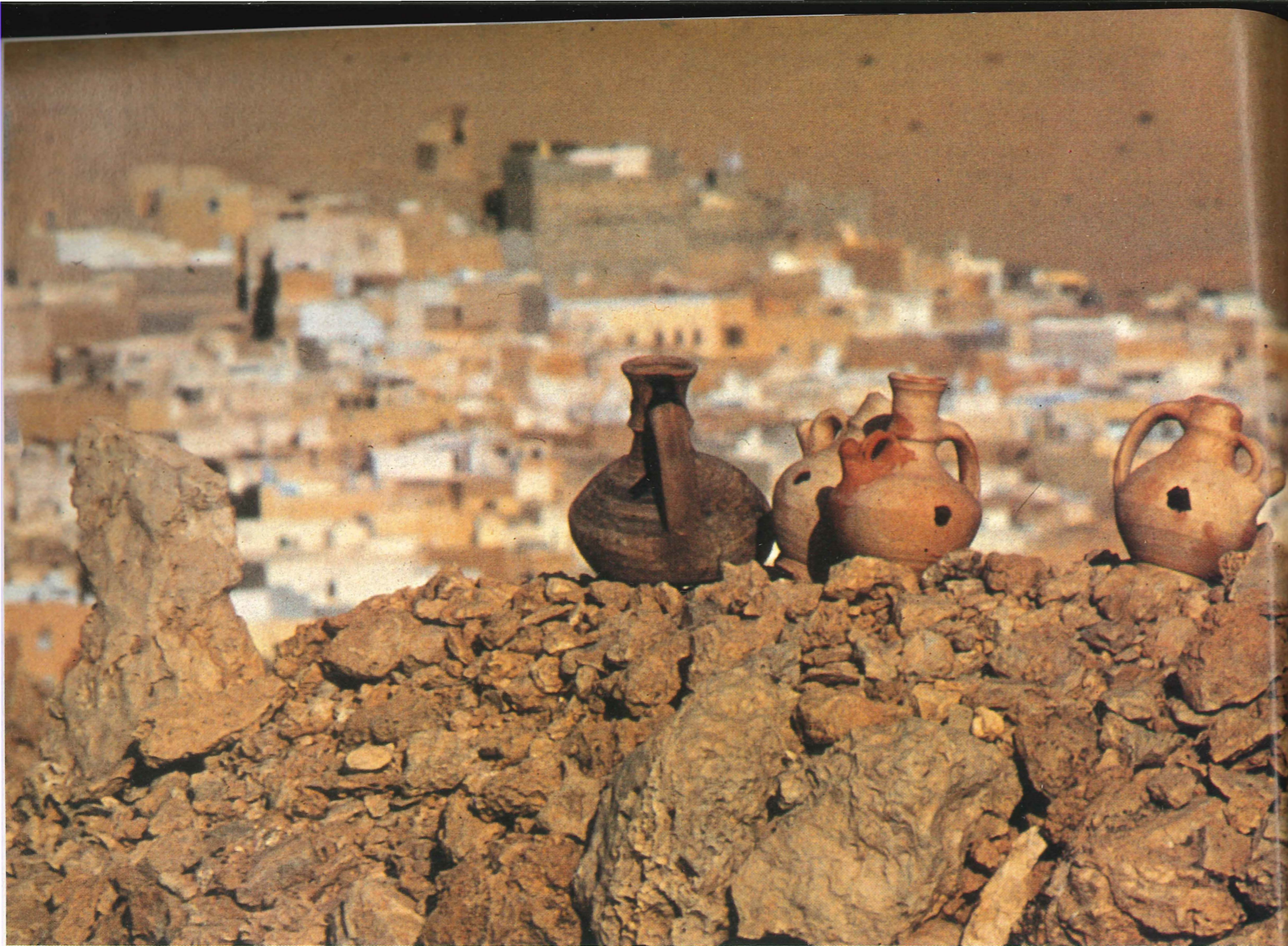
A l'image de leurs lointains ancêtres qui établirent des comptoirs en Chine pour financer leurs entreprises de prosélytisme, les commerçants mozabites émigrés au nord de l'Algérie et en France ont toujours fait vivre leur « fief ». Ils nourrissent non seulement leurs familles (au sens très large), mais encore ils approvisionnent la mosquée, dont dépendent l'entretien et le bon ordre de la cité. Dès l'âge de six ans, le petit garçon est enlevé au giron maternel et conduit au loin faire l'apprentissage du commerce, chez son père, à Alger, ou chez son oncle, à Oran. Loin de sa terre natale, il grandit dans une nostalgie du pays



#### **Au premier des sept jours de liesse d'une noce**

Par la fenêtre grillagée du plafond, les femmes épient le marié et sa suite; en tenue de prince d'Arabie, le jeune homme se dispose à rejoindre celle que sa mère lui a choisie pour épouse et qu'il n'a encore jamais vue. Recouverte de bijoux et de tissus précieux, un flacon de mixture aphrodisiaque à la main, celle-ci l'attend dans une pièce richement décorée et parfumée avec de l'encens (proll)





partagée par les siens. On lui insuffle la mystique de sa cité, pré-paradis en plein désert où rien ne change, où la femme conserve sa vocation de mère, son intégrité, où il reviendra vivre en demi-retraité et sera enseveli aux côtés de ses parents. Paradoxalement, toute une partie de ce pré-paradis lui est fermée. L'homme ne peut voir, encore moins leur parler, des femmes de sa communauté autres que sa mère, son épouse, ses sœurs, ses filles et belles-filles. Certains m'ont fait remarquer que, ayant rencontré beaucoup de femmes mozabites, je connais leur pays mieux qu'eux-mêmes.

J'ai plaisir à rendre visite à Cheicha, dont la maison se situe dans le quartier ouest de Beni-Isguen. Cet après-midi, une chèvre est attachée devant sa porte. Du plat de la main, je frappe le bois sculpté. Claquement sec de trois verrous. Je pénètre

dans l'entrée en chicane fermée par un rideau. Une main sur laquelle est peinte une sorte de mitaine orange (parure courante chez les femmes berbères) m'attire brusquement à l'intérieur. Cheicha apparaît alors, menue, moulée dans une robe à volants largement décolletée. Ses tresses brillent dans les filets de lumière qui tombent de l'ouverture zénithale. Nous passons devant le petit salon où le beau-père et ses amis sont entassés devant la télévision. Une fois dans la maison, l'homme est tenu de demeurer, comme puni, dans les espaces qui lui sont autorisés. Son domaine est à l'extérieur, là où il gagne le pain du ménage, là où il débat des problèmes philosophiques et règle les questions politiques régissant chaque cité, surtout à la mosquée. Le fief de la femme s'ouvre à la porte de la maison. Cheicha me conduit à un es-

calier voûté aux marches hautes. Traversant la pièce centrale, j'ai envie de promener ma main sur la surface des murs blancs, faits de lignes douces, où le regard ne se brise jamais. Atmosphère ouatée. La maison, construite de pierres assemblées avec un plâtre local, ressemble à un paquet de coton où un rongeur aurait creusé son terrier. Pas de meubles, mais une infinité de niches, de tablettes en plâtre, de placards en forme de cheminée, de piquets de bois fichés dans la maçonnerie auxquels de grands voiles de laine sont accrochés. A l'étage entouré de colonnades, les belles-sœurs de ma compagne nous attendent. Je remarque une inconnue debout, une grande valise noire à la main. Elle nous demande de nous asseoir en cercle et déballe, dans un concert de petits cris euphoriques, de riches étoffes brodées, des fou-



#### Des poteries en guise de stèles funéraires

Pas d'inscriptions sur les tombes musulmanes. A peine quelques pierres indiquent-elles, suivant leur disposition, le sexe du défunt. Les ibadites y apportent toutefois des objets ayant appartenu aux morts. Certains voient dans cette coutume un vestige de traditions animistes berbères. Quoi qu'il en soit, les cimetières jouent, au Mزاب, un rôle important dans les activités sociales et religieuses. Le toit des mosquées (sans minaret) dont tous sont pourvus est le lieu privilégié de la prière, mais aussi de la discussion. C'est là que la justice est rendue et que les décisions importantes sont prises

lards de soie et des bijoux en or. Cette colporteuse fait le tour de tout le quartier avec la marchandise que son mari lui apporte deux fois par an de Paris, où il travaille. Ainsi évite-t-on aux femmes de se rendre dans les magasins. D'ailleurs, elles n'ont pas besoin de demander l'autorisation d'acheter ces fantaisies : la vente des tapis et ouvrages de couture qu'elles fabriquent elles-mêmes leur fournit assez d'argent de poche. En regardant ces femmes, dans un cadre aussi austère, s'exciter autour de ces futilités, je me rends compte qu'à force d'être tenues hors du progrès elles ont conservé la naïveté de l'enfance. Pourtant, il y a une foi ardente et craintive derrière la gaieté rayonnante de Cheicha. Une éthique qui se reflète dans chacun de ses gestes, aussi naturellement qu'elle respire. Sans jamais être ennuyeuse, elle se plie strictement aux règles de sa religion. Elle refuse même de se rendre aux mariages à cause de l'abus des chants et des danses et ne se plaint jamais. Pour moi, elle incarne la spiritualité ibadite, loin des débats stériles que j'ai souvent subis chez les intellectuels.

Apprenant que j'ai rendez-vous au cimetière avec une amie, elle me fait fermement comprendre, avec des mimiques très expressives — c'est surtout ainsi que nous communiquons car, comme beaucoup de femmes, Cheicha ne parle que le berbère —, qu'il n'est plus question de me déplacer dans ma tenue occidentale. Avec de grands éclats de rire, elle me drapè dans quatre mètres de laine tissée où je suffoque. Ensuite, elle m'offre des chaussettes et me montre comment mains et chevilles doivent toujours demeurer cachées. A partir de ce moment, je ne me sens plus du tout la « roumia » provocatrice. J'oblige Michael à marcher à bonne distance.

Je sors par la porte sud. En face, le cimetière Ba Muhammad s'étend jusqu'au flanc de la vallée. Plusieurs femmes hantent les sentiers qui serpentent autour des tombes, se confondant parfois avec la silhouette cornue de sépultures en plâtre. Une petite mosquée blanche, sans minaret, domine le paysage. C'est là que Raïma doit m'attendre pour aller au « wali » de Terrichine, tombeau

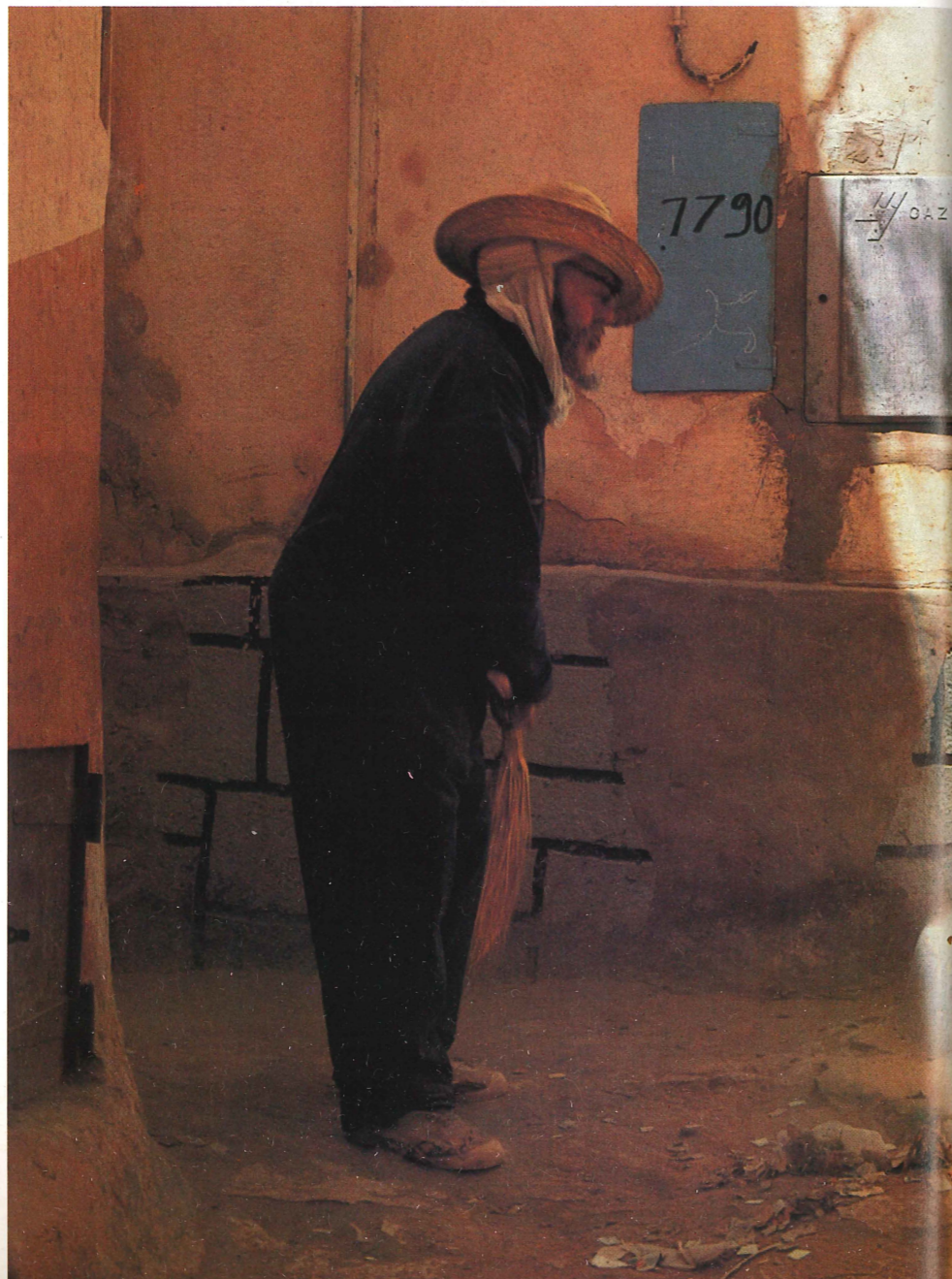
magique d'un saint homme caché dans la palmeraie. Dès que j'entre dans le cimetière, je tombe sur un groupe de femmes accroupies autour de petits tas d'objets bizarres. Mais elles sont si serrées les unes contre les autres que je n'arrive pas à deviner ce qu'elles font. Sur un étroit chemin muré qui contourne le fouillis de tombes ornées de poteries et des souvenirs les plus inattendus tels que biberons, petites cuillères, assiettes en matière plastique, bouteilles isothermes, bougies consumées, etc., j'entends : « Tzz, tzz. » Une femme m'appelle. Pour me donner, à ma grande surprise, un billet de cinquante dinars ! Devant mes protestations, elle se sauve comme une voleuse. Je retrouve

Raïma sur l'esplanade de la mosquée. A la vue des cinquante dinars et de mon air ahuri, elle éclate de rire en m'expliquant que c'est la coutume de donner du pain ou de l'argent à la première personne rencontrée dans un cimetière. C'est une façon de prouver au défunt qu'il n'est pas oublié.

La lumière décline. Je sens que Raïma est pressée de quitter ces lieux pour me conduire au « wali » : « Tu vois, dit-elle en désignant une tombe, c'est là qu'il y a six mois on a trouvé deux femmes qui s'étaient glissées comme des djinns la nuit dans le cimetière. Elles avaient déterré un mort et commencé à rouler de la semoule de couscous avec sa main gauche, pour la vendre

### Seuls les ânes peuvent circuler dans la ville

Motocycles et autres engins, trop dangereux dans les étroites ruelles, sont interdits à l'intérieur des murailles de Beni-Isguen. C'est avec un âne que l'éboueur fait sa tournée pour ôter les détritiques, surtout après chaque séance du marché à la criée, le plus animé du Mزاب sans doute, mais auquel les femmes ne sont pas admises. Le besoin de moderniser la ville sur le plan sanitaire se faisant néanmoins sentir, un atelier de spécialistes étudie la manière d'y parvenir sans bouleverser son architecture caractéristique



à ceux qui veulent jeter des mauvais sorts.» Les « sorcières » ont été chassées de la ville. Jadis, elles auraient été lapidées.

Nous pénétrons dans la palmeraie, saisies par des bouffées odorantes de menthe, de jasmin et de fleurs de citronnier. Ma compagne babille avec bonheur. Anxieuse, agitée, extrêmement sentimentale, elle est l'image même de la femme mozabite blessée par les influences extérieures. Traditionaliste de forme, insoumise dans son cœur, elle vit péniblement avec ses contradictions. Après un quart d'heure de marche, nous débouchons sur une enceinte haute à ciel ouvert, percée d'une porte étroite et d'une niche profonde couverte de noir de fumée. Le sol est jonché de monceaux d'ossements et de branches de palmes. En sueur, nous nous dévoilons. Raïma déballa un gros paquet : deux têtes de mouton bouillies encore tièdes qu'elle dépose dans la niche. Face à cet autel, elle fait brûler une poignée de « proll » (encens), jette de l'eau de Cologne et allume des bougies. Les yeux clos, les mains en corolle dressées vers le ciel, elle se plonge dans une prière silencieuse. Tout à coup, une vieille femme surgit comme une apparition maléfique, jette une poignée de grains de blé sur ma compagne et, après en avoir avalé elle-même quelques-uns, tombe raide, inerte... pour se redresser quelques instants plus tard et lancer à Raïma une bordée d'inju-



**Lieu de pèlerinage  
et de discorde à la fois**

Les ibadites firent de Sidi Aïssa, un étranger, leur saint favori et contrairement à leurs traditions lui érigèrent même un mausolée, à Melika. Des rigoristes veulent le raser. Mais les fidèles viennent nombreux se prosterner devant le tombeau orné de silhouettes évoquant des femmes en haïk

res et de malédictions en berbère ! Nous sommes pétrifiées d'épouvante. A peine ressaisies, nous retournons vite à la ville, tandis que la lune monte lentement vers les étoiles. Ma compagne m'apprend qu'elle était venue prier le saint homme enterré en ce lieu pour le remercier de lui avoir « fait tomber » l'enfant qu'elle attendait d'un amant. Avec une ingénuité déconcertante, elle s'absout ainsi : « D'habitude, les femmes vont là-bas pour envoyer une malédiction. Moi, je ne pourrai jamais faire cela ! »

Les hommes sont horrifiés d'entendre parler de telles pratiques et préfèrent prétendre qu'elles n'existent pas. Pour eux, le cimetière est un lieu sacré. Ils s'y rassemblent pour les grandes prières du printemps, y consacrent les « toubas » (biens offerts à la mosquée par les citoyens, qu'ils distribuent ensuite aux pauvres). Le cimetière est un lieu où l'on rend la justice, où, afin d'éviter les affrontements entre fractions politiques, le conseil de la mosquée prend ses décisions importantes. La superstition n'a, en principe, pas de place dans la façon de vivre des ibadites. Mais, de cette pratique de l'islam, Raïma se moque. Son père, qui avait épousé une Algéroise, transgressa la règle en emmenant sa famille dans la capitale. Contrairement à ses petites compagnes du Mزاب, Raïma est allée à l'école où elle a appris l'arabe et le français. Mais, chaque fois que son père l'emmène à Beni-Isguen pour rendre visite à sa famille, la jeune femme se soumet aux lois du pays afin de ne pas être cause de scandale. Malgré ses efforts, elle est mal vue, car, comme les étrangères qu'on voit à la télévision ou dans la rue, en touristes, elle ouvre l'imagination des femmes sur l'existence de modes de vie différents. Elle a en commun avec Cheicha le manque d'instruction religieuse (l'étude du Coran est exclusivement réservée aux futures « timzeridines », ou religieuses). Mais Cheicha, qui ne connaît pas le trouble culturel, est proche de l'idéal ibadite. Sa mère, exerçant impeccablement son rôle de gardienne de la foi, le lui a enseigné par l'exemple de sa vie même, révélateur silencieux de l'iba-

disme traditionnel. Avec leurs pratiques magiques, Raïma et d'autres femmes affirment une certaine forme d'indépendance. Leurs activités mystérieuses sont en réalité le reflet d'une résistance secrète contre l'ordre établi par les hommes.

Aujourd'hui, on marie Zorra, cousine de Raïma. Je me rends à la maison du marié située dans la partie haute de la ville, non loin du quartier noir. Un essaim de jeunes filles se précipite sur moi, tire ma jupe, pince mes bras pour m'attirer dans une pièce obscure. Dans la pénombre moite, je suis saisie à la vue d'un parterre bigarré de femmes vêtues de robes criardes, couvertes d'or et de colliers parfumés. Deux Noires, joueuses de tam-tam, m'accueillent en souriant de toutes leurs dents en or. (Elles descendent d'anciens esclaves convertis à l'ibadisme.)

Je suis poussée dans la vaste salle où la fête commence. A tour de rôle, femmes et jeunes filles sont désignées pour faire leur numéro. On glisse des billets de dix dinars dans le foulard noué sous la taille des danseuses. L'atmosphère se réchauffe progressivement. La cadence se fait plus rapide, les apostrophes plus pressantes : « Viens, viens danser ! », siffle entre les dents une vieille femme. Une autre m'arrache mon foulard et me pousse au milieu du cercle, de plus en plus étroit. La sueur perle sur les corps grassouillettes qui m'entourent. Une jeune femme brune, les cheveux moites retombant sur ses yeux, entame une danse en balançant langoureusement ses bras, se courbant peu à peu. La sensualité des mouvements fait place



#### Après la circoncision, retour chez le grand-père

Même lorsqu'il s'agit de célébrer l'arrivée de nouveaux soldats dans l'armée du Prophète, ce sont les femmes, seules, qui festoient. Les jeunes initiés, encore vêtus de la rituelle gandoura blanche brodée, vont retrouver leurs camarades. Ils savent cependant qu'ils ne sont plus tout à fait des enfants — et encore moins des bébés que l'on emmaillote telles des momies pour qu'ils ne prennent froid et pour que leurs jambes restent droites

à une cadence incantatoire. Ses yeux se ferment. Elle s'hypnotise dans une sorte de tourbillon continu. Soudain, les chanteuses relèvent sa robe, l'enroulent autour de sa ceinture, scandant le rythme avec de plus en plus de force et de rapidité. Brusquement, les deux Noires au sourire d'or arrêtent tout. La danseuse s'écroule, inerte. Silence angoissé. Quelques chuchotements. Une invitée venue de Ghardaïa, aussi étrangère que moi à la scène, me dit : « Chez nous, les Arabes, cela ne se passe pas du tout ainsi ! » Le soleil est sur le point de basculer.

Dernier appel du muezzin. L'assemblée s'évanouit pour la prière. Raïma et moi nous retrouvons seules. Je la questionne : « Ces femmes ne risquent-elles pas d'être excommuniées ? — Si tu prends la doctrine à la lettre, toutes les femmes de Beni-Isguen sont frappées de tébrya (excommunication). Moi, les « timzeridines », je m'en moque. » Effectivement, les femmes se sont soumises à l'heure de la prière apparemment sans la moindre culpabilité.

Dix heures du soir. La future mariée descend de sa chambre, raide, muette, indéchiffrable. Son



front orné d'une tache fuchsia est couronné d'un toupet fait de petites tresses piquées de perles et de plumes. Un voile vert pâle tombe de ses épaules, recouvert d'un châle noir tissé de soie. Deux anneaux d'or pendent à ses oreilles. D'énormes bracelets d'argent enserrant ses chevilles. C'est ainsi que son époux la découvrira pour la première fois cette nuit. La coutume qui consiste à laisser à la mère le soin de choisir l'épouse de son fils est toujours de rigueur. De plus en plus souvent, toutefois, les promis demandent au moins une photographie avant d'accepter l'alliance.

Encadrée par les deux femmes qui ne la quitteront plus pendant les sept jours que durent les festivités du mariage, Zorra est conduite quelques maisons plus loin dans une pièce éclairée au néon. Cinq hommes âgés de la quarantaine et plus y sont groupés en demi-cercle, se donnant un air grave. D'un geste solennel, ils font signe d'approcher à la petite « reine de Saba ». Quand on leur signale sa présence, ils se raidissent aussitôt. Mes compagnes m'épient. Vais-je me dévoiler ? A la déception évidente de ces messieurs, je tiens bon. Tandis que la mariée baisse les yeux, tout le monde est attentif aux paroles du doyen : « Dieu ne regarde ni tes formes extérieures ni ton enveloppe charnelle, mais bien ton cœur : c'est lui

**Elles commettent un grave péché en dansant**

Il est dit que, quand elle danse une femme fait tomber ses vertus, « comme tombent les feuilles de l'arbre du Paradis ». Celles qui dansent dans les fêtes sont honnies par les anciens et menacées de la « tébrya » (anathème), comme celles qui osent montrer les mains ou les chevilles. La règle veut en effet que le « haïk », pièce de laine de quatre mètres, enveloppe les ibadites de la tête aux pieds

qui est le pôle autour duquel tout gravite. Tu dois beaucoup penser à Dieu. Tu dois avoir crainte de l'enfer. N'abandonne pas tes prières. Tu dois supporter tout ce que te demandera ton mari. Tu dois faire tout ce que te demandera ta belle-mère. Tu dois toujours écouter ce qu'elle te dira. Tu dois toujours garder le sourire en présence de tes beaux-parents. Lorsqu'on te demandera de faire quelque chose qui ne te plaît pas, tu le feras quand même. Et n'oublie pas : cette nuit et la nuit prochaine, tu ne dois pas dire un seul mot à ton mari. »

Zorra se lève péniblement, prisonnière de ses drapés de laine tissée, de ses voiles et de sa multitude de parures d'or. La rudesse de ces « neufs commandements » ne semble pas l'émouvoir. Elle aussi a

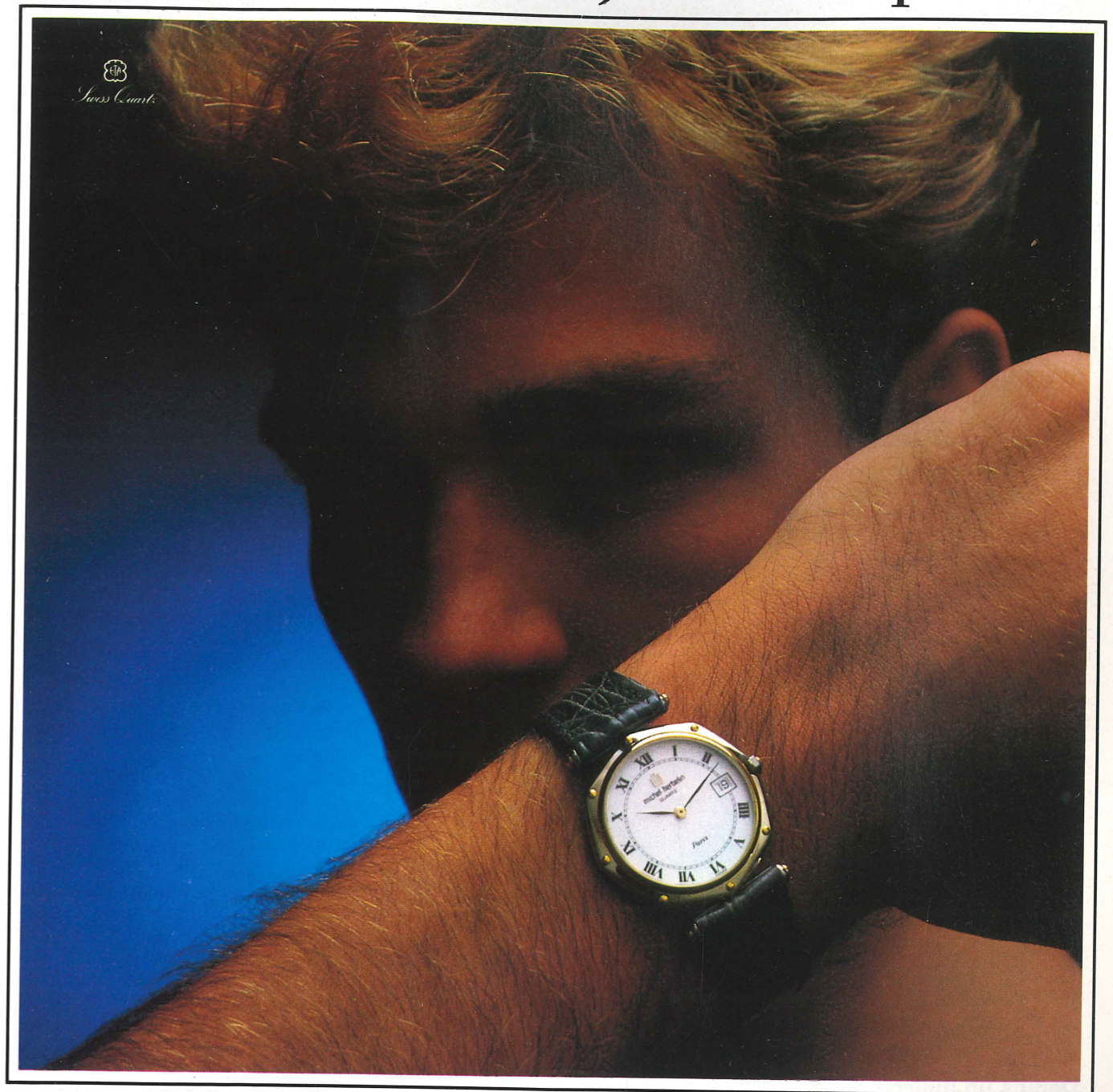
posé ses conditions et sera en mesure de demander le divorce si son mari ne les respecte pas.

Une fois sorties de la maison, Raïma m'attire au loin : « Viens prendre un peu l'air. » Nous cheminons. Beni-Isguen transpire la chaleur du jour. Rumeurs confuses, air de complots et de rendez-vous louches. Les ruelles sont si étroites que les hommes en profitent pour nous frôler. Je trébuche sur les pentes inégales recouvertes de sable. Si, au moins, empêtrée dans mon voile, je pouvais me servir de mes deux yeux ! Raïma m'assène un grand coup de coude. Nous sommes suivies. Le manège est si discret que je ne me suis aperçue de rien. Je romps le tabou en priant l'inconnu de nous laisser tranquilles. Raïma s'esclaffe derrière son voile : « Toi, au moins, tu n'as pas peur ! » Eberluée de nous entendre parler français, l'ombre s'esquive dans un couloir voûté. Tout autour de nous, le réseau serré des murs hauts s'étire dans le ciel d'encre. Nous nous perdons lentement dans cet écheveau embrouillé de coupe-gorge menaçants. Au sommet de la colline, le profil incliné du minaret. Un gendarme arabe fait sa ronde, mitrailleuse en bandoulière. Raïma susurre : « Pour qui nous prend-il, celui-là ? On dirait que la ville est en état de siège ! »

Nous nous approchons, pour demander notre chemin, d'un groupe qui se confond avec la masse d'un puits. Et nous voyons décamper les silhouettes d'un voile et... d'une gandoura. Je souris en lisant le panneau « La fontaine publique n'est pas un lieu de rendez-vous. »

Toute cette tension me lasse. Il y a dans l'univers mozabite un climat trouble de couvent où la rébellion fermente. Pourtant, il ne se passe rien. Le crime et le vol sont inconnus ; la prostitution, inexistante. Les jeunes filles qui perdent leur virginité sont vite connues par la « radio-trottoir » (ce que nous appelons « téléphone arabe ») et sont bannies de la ville. Les don Juans en puissance encourent le même châtiment, mais de façon moins définitive. C'est surtout la revanche de l'imagination bridée : on fera une entorse à la règle pour le prix du frisson. Vendredi matin. C'est le jour saint,

... et je te dirai qui tu es



Montre quartz analogique Michel Herbelin. Extra-plate. Bicolore. Autonomie : 3 ans. Verre minéral. Étanche à la poussière. Bracelet crocodile véritable "anthracite". Référence : 9440/T1. Prix moyen relevé : 1250 F.

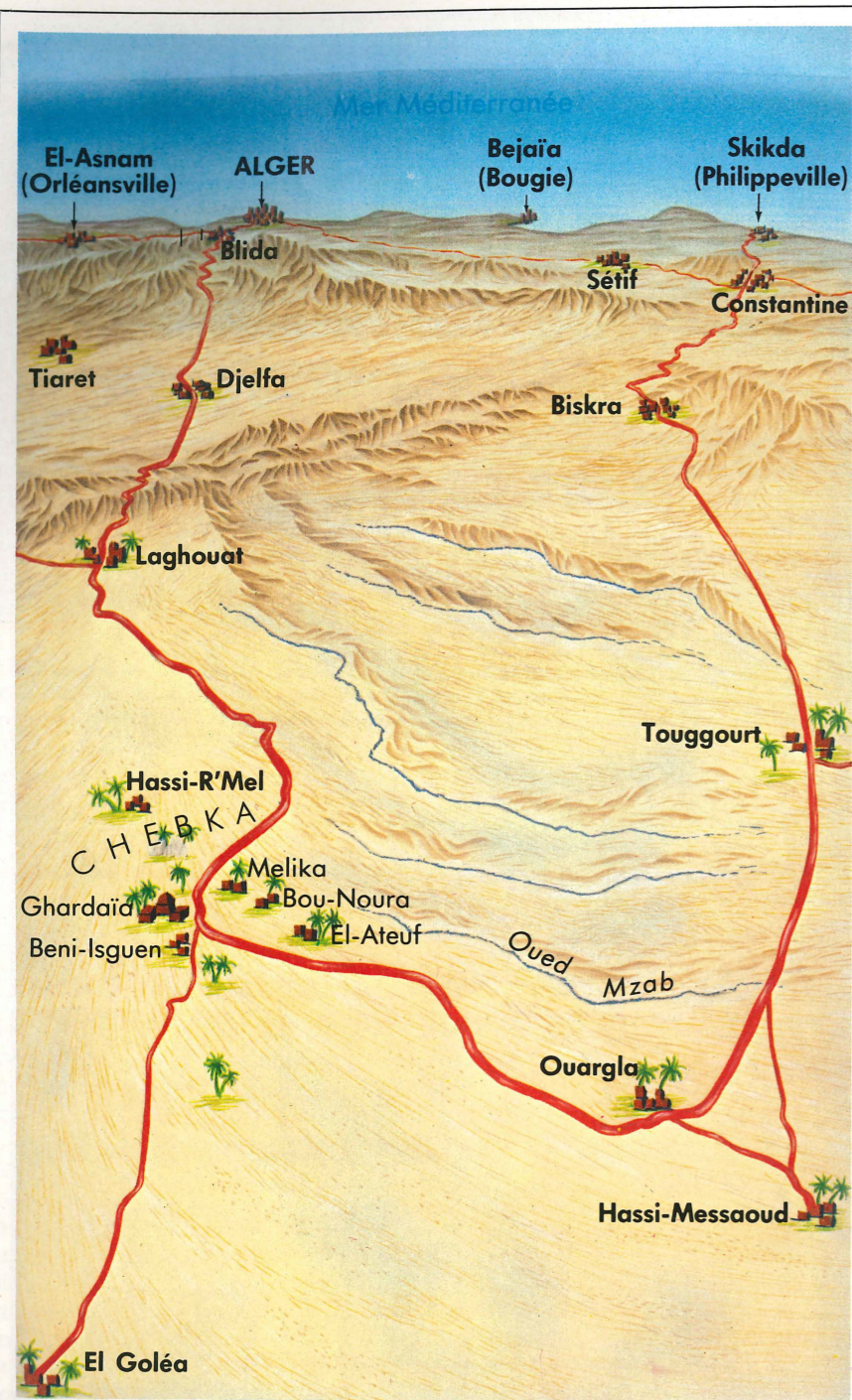


Cette création exclusive bénéficie dans 84 pays de la garantie internationale Michel Herbelin.



**michel herbelin**  
PARIS

*Habiller l'heure est ma passion*



### Depuis un millénaire, refuge et forteresse

Pour décourager les assaillants, les ibadites en déroute choisirent, au XI<sup>e</sup> siècle, de s'implanter dans l'un des endroits les plus arides du Sahara : la Chebka, vaste plateau calcaire déchaqueté et battu par les vents de sable, à 100 kilomètres au sud-est de Laghouat et à 600 d'Alger. Là, sur les rives de l'oued Mzab, toujours à sec, ils creusèrent des puits pour capter l'eau des profondeurs, créèrent des oasis, des jardins, et bâtirent cinq villes fortifiées. El-Ateuf, la première, fut fondée en 1011. Vinrent ensuite Bou-Noura, Melika, Beni-Isguen et Ghardaïa. Les 50 000 habitants qu'elles comptent aujourd'hui ne sont pas tous ibadites. Des techniciens du proche gisement de gaz d'Hassi R'Mel, entre autres, sont venus s'installer à Ghardaïa. Tandis que les ibadites, eux, ont pour règle de s'expatrier. Commerçants de vocation, on les trouve nombreux dans les villes du nord de l'Algérie et même jusqu'en France.

le jour de détente. La porte du côté ouest dégorge d'immenses troupeaux de chèvres qui soulèvent un nuage de poussière ocre. Une foule inhabituelle de femmes émerge, la démarche alourdie par les ballots de linge cachés sous les haïks. Le flot se dirige vers la palmeraie dans une effervescence silencieuse. Cheicha et sa nuée de sœurs me conduisent à leur résidence d'été. Des jardiniers noirs sur leurs ânes nous croisent au petit trot. Des feuillages sont piqués dans leur turban et ils hument un bouquet de menthe. Nous passons devant une muraille de vingt mètres de long : c'est le grand barrage qui se remplit l'hiver et parfois au printemps. Nous quittons la piste principale, cheminons dans un dédale de jardins emprisonnés derrière de hauts murs percés à la base par des trous plus ou moins grands. Ce labyrinthe est en fait un réseau de canalisations d'où l'eau s'écoule, au moment des crues, dans chaque propriété. En regardant bien, on peut découvrir un ingénieux système destiné à retenir et répartir l'eau équitablement, selon le nombre de dattiers plantés dans chaque jardin.

La belle-mère de Cheicha sort de son voile une clef énorme. La porte s'ouvre sur un petit palais à colonnes torsadées et arcatures. Au milieu de la cour intérieure, un grand bassin ombragé de tonnelles couvertes de vigne. Devant la maison, une cascade de belles roses pâles. Le pique-nique est débarrassé, les braises sont attisées, les fèves écosées. Cheicha prépare la teinture pour les écheveaux de laine de son prochain tapis. Ses petites sœurs tendent leurs voiles aux quatre coins du bassin pour s'ébrouer loin des regards. L'eau fraîche, légèrement salée, jaillit du puits familial, profond de vingt mètres, par un jeu de canalisations. Creusé à la main il y a dix siècles, ce puits fait la fierté de Cheicha qui me parle de l'idée fixe de ses ancêtres : recréer l'image du Paradis, sourate XII du Coran : « Voici quel sera le jardin promis à ceux qui craignent : le jardin où coulent les fleuves ; il leur fournira une nourriture et une ombre inépuisables. »

La journée passe lentement en lessives, baignades, jeux et prières. Tout à coup, un cri : « Un homme

# MOI, JE SAIS CE QUE J'AIME

## J'AIME MON CONFORT.



Alors, quand je pars pour Bali ou pour Java, je préfère m'envoler en 747, pas vous ? Et puis, 2 vols directs par semaine au départ de Paris, ça facilite les choses non ?

## J'AIME QU'ON SOIT GENTIL AVEC MOI.



Si vous connaissiez les hôtes de la Garuda, vous me comprendriez. Elles ont toutes le charme, le sourire et l'extraordinaire gentillesse des Indonésiens.

## J'AIME ECOUTER D'AUTRES MUSIQUES.



Partir à l'appel des pêcheurs qui soufflent dans de

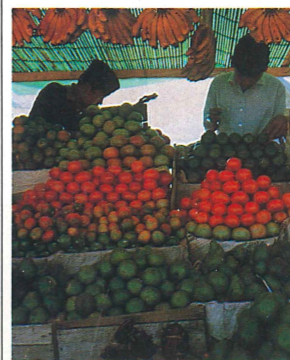
grands nautes d'étranges musiques venues du large. Ou me laisser prendre au rythme envoûtant du kecak.

## J'AIME ME DORER AU SOLEIL.



Là bas, les plages sont sauvages, jonchées de coquillages, et la mer transparente est délicieusement chaude. Quant au soleil, il se montre tous les jours que les Dieux font.

## J'AIME LES MANGUES ET LES PAPAYES...



Les kiwis, les mangoustans et les marchés multicolores. Les rizières en terrasses, les bananiers généreux, les théiers et les caféiers, la jungle verte et folle et les ouistitis malins.

## J'AIME ETRE EMERVELLE.



Si j'étais blasé, le temple de Borobudur ne me laisserait pas insensible. Comme je ne le suis pas... Dans les 13.000 îles de l'Archipel, je sais que 36.000 temples m'attendent pour me ravir les yeux et l'âme.

## J'AIME LA BEAUTE.



Elle est partout, dans la couleur du ciel, dans l'ombre des bas-reliefs, sur le corps des femmes, sur les masques bigarrés, dans la solennité dansante des processions et des offrandes et sur le visage des Dieux.

## J'AIME LES ORCHIDEES.



Elles sont somptueuses, baroques et poussent comme luzerne en Beauce. On les admire, on les respire partout, en bouquets, en guirlandes ou en colliers sur des femmes-fleurs.

## J'AIME LES GENS HEUREUX.



Heureux de vivre dans cette nature prodigieuse. Et les Indonésiens ne sont pas avares de leurs sourires, ni de leurs fous rires. Ils dansent, ils jouent, ils aiment comme ils respirent.

Pour tous renseignements sur l'Indonésie consultez la Garuda ou votre agent de voyages.



**Garuda Indonesian Airways**  
Direction Commerciale,  
17, Avenue Hoche 75008 Paris.  
Tél. 562.45.45  
**Le cœur de l'Indonésie en deux coups d'ailes.**

arrive!» Je suis entraînée dans la débandade jusqu'au premier étage. Avec force rires étouffés et chuchotements, nous grimpons les marches quatre à quatre pour éviter d'être vues. Les têtes couvertes de serviettes attrapées au vol, les adolescentes épient le nouveau venu par la fenêtre zénithale. C'est Ali, beau-frère de Cheicha, qui vient nous convier à une fête, ce soir, dans la ville.

Il est presque minuit lorsque nous gagnons la maison où se déroule le troisième jour d'un mariage. Médusée, j'ouvre le rideau sur une scène qui me semble tout droit sortie de «l'Enfer» de Dante. La pièce, longue, basse, est couverte de tapis jonchés d'épluchures d'oranges et de cacahouètes. Les vieilles femmes qui s'avancent vers moi ont la taille prise dans des robes à grosses fleurs qui rendent leur obésité plus grotesque. Elles ont la tête couverte d'un foulard dégagé sur deux nattes interminables et deux longues boucles d'oreilles en or. L'étai qui se resserre sur moi est fait d'un tourbillon de couleurs hurlantes, de babillages aigus, d'yeux convergents ou divergents, hagards, de nez busqués, de bourrelets, de femmes enceintes, de corps fatigués couverts d'or. Les gosses se bagarrent, tabassant les tout-petits qui hurlent, affolés, ou reniflent en vain une morve tenace. A la vue de mon air terrifié, une femme décide de mettre de l'ordre en chassant les enfants à grands cris. L'un d'entre eux se prend les doigts dans la porte d'entrée. Ses hurlements percent la toile de fond des bavardages incessants, suspendue comme une épaisse fumée.

Soudain, c'est le calme, l'enchantement. On vient d'annoncer l'arrivée du marié qui attend avec son cortège devant la porte. Les femmes s'accroupissent sans mot dire, drapées dans leurs voiles. Impeccablement alignées, telles des carmélites pendant la sainte messe, elles entonnent un chant d'accueil. J'entends frapper trois fois. L'homme va violer l'espace que respire la femme. Il entre, habillé en prince d'Arabie, comme le veut la tradition ibadite, orgueilleux, silencieux, insensible à cette mer de voiles blancs qui le lorgne d'un œil unique. Deux gardes du corps lui fraient le passage, munis

## Les ibadites du Mzab

A la mort de Mahomet, plusieurs factions se disputèrent pendant des années le pouvoir et le titre de calife. Ali, gendre du Prophète, sur le point de l'emporter par les armes, se résigna néanmoins à un arbitrage. Mais certains de ses partisans, considérant que cette décision allait à l'encontre du verset du Coran qui dit que «Dieu seul tranchera», s'insurgèrent contre leur chef. Ainsi naquit, en l'an 657 de notre ère, le premier schisme islamique, celui des kharidjites, «ceux qui sont sortis». Dans la recrudescence des guerres fratricides qui s'ensuivit, Ali trouva la mort des mains de l'un d'eux.

L'ibadisme, fondé à la fin du VII<sup>e</sup> siècle par Abd Allah Ben Ibad, est l'une des tendances issues du courant kharidjite. C'est Ibn Rostem, un noble Persan, qui fonda, à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, un royaume (imamat) ibadite à Tahert (Tiarat), dans le nord-est algérien. Les Berbères, convertis depuis peu à l'islam, se rallièrent à lui en masse, d'autant plus séduits par l'égalitarisme prôné par la nouvelle doctrine que les Arabes sunnites les traitaient comme des citoyens de deuxième ordre. Mais les fatimides venus du Maroc contraignirent la secte à un exode qui ne s'arrêta qu'à la vallée déshéritée de l'oued Mzab.

La doctrine ibadite puise, certes, sa substance dans le Coran, mais elle rejette l'idée de prédestination absolue. Cette faculté de libre arbitre reconnue aux croyants les rend méfiants et critiques face à toute forme de pouvoir, temporel ou spirituel. Ils se gardent toutefois des excès qui risqueraient de compromettre leurs structures sociales, basées, il est vrai, sur un strict isolement des femmes et un respect absolu de la foi mais aussi sur un sens très étendu de la charité et de la solidarité. Actuellement, ils se limitent à suivre la «voie du secret» («al kitman»), qui consiste à vivre simplement selon leur foi, à la conserver intacte, mais sans faire de prosélytisme. Jusqu'au moment où la «voie manifeste» («al zuhur») s'ouvrira. Ce jour-là, croient-ils, les conditions redeviendront favorables à la création d'un nouvel imamat, la grandeur des ibadites sera rétablie et leur suprématie finira par s'imposer à tous les autres musulmans. □

d'une grosse lampe à pétrole et d'un encensoir. Le marié se détache et disparaît dans la chambre nuptiale où sa fiancée l'attend, muette.

A peine les gardes du corps partis, je suis enlevée par quatre vieilles femmes qui échangent des murmures et refusent d'expliquer leurs intentions. Elles me conduisent chez l'une d'entre elles, dans la salle de bains. Intriguée, je me laisse faire. Je me retrouve complètement nue. Les cheveux trempés, nettoyée de fond en comble : l'intérieur des narines, derrière les oreilles, entre les doigts de pied... Je comprends : on m'apprend à me laver. Pour finir, on m'offre une robe, des chaussures neuves, et un... petit tampon d'ouate. Avec des gestes dont la précision me gêne, on me rappelle de ne pas oublier de l'ôter quand je serai avec mon mari. Mon premier réflexe est de me révolter. J'ai froid. Je me sens ridicule. Mais je ne veux pas blesser ces femmes possédées par leur foi. Il faudra bien pourtant que je mette les choses au point dès l'étape suivante, quand elles insistent pour que je répète le «fatiha», prière d'initiation. Je leur explique combien je les admire, combien j'ai de sympathie pour elles, mais que je ne me sens pas pour autant prête à devenir une ibadite...

Un instant plus tard, un petit garçon vient me dire que Michael m'attend à la porte est pour me ramener à la maison. Je profite de l'obscurité pour enlever mon voile. Les chats font les poubelles sous la lune. Silence total. A la voiture, pas de Michael. La main d'un gendarme sur mon épaule me fait sursauter : «Suivez-moi.» Je suis conduite à la gendarmerie, où mon mari fait les cent pas. Michael me parle bas : «Je suis accusé de me balader avec une femme mozabite. Mets ton voile pour leur montrer que cette femme, c'est toi.» Le gendarme n'a pas besoin de démonstration : «Alors, si c'est vous la femme voilée qui se promène en voiture avec Monsieur, c'est que vous êtes une espionne!» Espionne! Pourquoi pas, après tout! Sans mon voile, je serais toujours, comme tant d'hommes, comme probablement le gendarme même, dans l'ignorance totale de la vie réelle des femmes du Mzab. □

